

Double rencontre à Vashishta

Le voyage entamé plus d'un an auparavant, parcourant toute l'Asie, à la recherche de complétude et à la recherche d'un maître, m'a ramenée en Inde fin juillet 2001. Fuyant la touffeur humide de Katmandou à l'époque de la mousson, je me lance dans un parcours sans escale vers la vallée de la Spiti en Hymachal Pradesh. Un an plus tôt j'avais assisté à Key Gompa au festival du Kalachakra avec le Dalai Lama. Dans mon souvenir cette enseignement se donne chaque année dans l'un des temples de cette haute vallée Himalayenne. Le désir de renouer avec l'expérience mystique et la profonde régénération que j'avais expérimentée, l'année précédente, à la suite de ce festival, me pousse à y retourner. Au bout de cinquante deux heures, non stop, de bus et trains variés, j'atteins Manali pour apprendre de mes amis Tibétains que cette année le Kalachakra n'a pas lieu en Inde. Épuisée, déconcertée, ne sachant plus ce que je suis venue faire ici, je sens que je n'ai pas d'autre choix que

de rester dans la région quelques temps pour me reposer et dissiper la confusion. Je m'installe à Vashishta, petit village à quelques kilomètres de Manali, dans la même guest-house que l'année précédente. Dans la chambre sombre et humide, une forte odeur de moisi agresse d'emblée mes narines. Trop lasse pour chercher un meilleur logement, je laisse juste choir mon sac à dos avec soulagement. Assise au soleil sur le toit terrasse qui domine la vallée de la Beas, fromage blanc à la place du cerveau... des pensées sans cohérence surgissent et alimentent l'état de malaise qui m'habite. Où a disparu la magie dans laquelle je baignais lors de mon précédent séjour? Je cherche sans succès à retrouver la source du renseignement erroné concernant le Kalachakra ou peut-être l'ai-je mal interprété ? Mais pourquoi ? Ne trouvant ni sens à ce que je vis ni tranquillité à contempler la rivière Beas, je me rends au village par l'étroite sente bordée de marijuana, pour aller boire un chai sur une terrasse. En regardant les gens autour de moi je me sens soudain envahie d'une immense solitude, incapable de communiquer avec qui que ce soit. Un douloureux resserrement oppresse ma poitrine et ma gorge. Pendant quelques instants une angoisse proche de la panique me traverse. L'arrivée d'une femme occidentale de mon âge me distrait. Elle va s'asseoir à la table d'un groupe de sadhus. Je l'envie, j'aimerais être à sa place comme je l'ai été dans d'autres circonstances ; le sentiment de séparation s'accroît accompagné d'une vague de tristesse, mon regard se détourne, soupir... Dans le bref intervalle silencieux du soupir, un message venu des profondeurs de l'Être murmure: « La vie ne t'as pas menée ici en vain, il y a quelque chose

pour toi. » Autre soupir ! Plus détendue, le malaise perd de son intensité. Il importe simplement de rester attentive. Autre chose me préoccupe. Avec le peu d'agent qui me reste, la fin du voyage s'annonce proche. Sentiment désagréable car je n'ai aucune envie, mais vraiment aucune envie de retourner en Suisse. Partie en sachant que je ne reviendrais pas à mon ancien métier de secrétaire, je m'imaginai que le voyage m'apporterait la clarté et l'inspiration nécessaires à trouver ma mission sur cette terre et l'activité correspondante. Rien de tel ne s'est passé et je me sens dans le flou le plus total. Je ne sais qu'entreprendre en Europe et n'ai aucun projet concret d'activité lucrative en Inde non plus. A l'étal d'une german bakery, mon attention est attirée par un feuillet. Un maître Indien enseignant le Buddha Dharma propose des semaines de retraite joignant méditation, hatha yoga, karma yoga et psychologie. C'est samedi et il se trouve qu'une de ces retraites commence justement le lundi suivant avec une soirée informative aujourd'hui même. Et si la vie m'avait conduite ici pour rencontrer ce maître? L'espoir renaît. J'hésite cependant à cause du prix, trois mille roupie, somme modique pour n'importe quel occidental, représente une part importante de mon pécule. Le Centre Nembutsu étant à la sortie du village je m'y rends d'un bon pas, avec l'intention de parler avec le maître. Arrivée à l'endroit indiqué par le plan, impossible de trouver l'entrée du centre, je tourne en rond, aussi désorientée à l'extérieur qu'à l'intérieur sentant monter en moi de plus en plus de frustration. Enfin, au bord de la crise de nerfs, je m'apprête à renoncer lorsque j'aperçois un minuscule portail, de l'autre côté du torrent

encombré d'immondices. L'ayant traversé non sans dégoût, mes pieds se posent dans un magnifique jardin dont la sereine beauté m'apaise immédiatement. Sans autre forme de politesse, je demande en anglais à l'une des élèves assises devant la maison de bien vouloir m'introduire auprès du maître pour une audition. Je sens des regards réprobateurs se diriger vers moi, l'air de dire: « Quel culot celle-là! ». Une vingtaine de minutes plus tard, Maître Behram Gista, un Indien du sud, se présente à moi vêtu à l'occidentale. Au regard qu'il pose sur moi je sens que c'est un homme de cœur. D'emblée en confiance, je lui témoigne mon intérêt à recevoir son enseignement sans lui cacher ni mon hésitation ni ma confusion. J'apprécie le temps qu'il consacre à faire ma connaissance, tout en m'encourageant à assister à la soirée de présentation du stage afin d'avoir une idée plus vivante de ce qu'il propose. Quant à ma participation à la retraite, il me laisse libre de décider à la dernière minute. Il me suffira de me présenter le lundi à six heures du matin à la première méditation pour être admise. Dimanche matin pluvieux, je me sens mal dans cette chambre et en même temps si fatiguée que le courage de changer me manque. Tout semble un fardeau trop lourd à porter. Après un petit déjeuner dépourvu d'enthousiasme, je m'en vais pourtant en quête d'une autre chambre. J'emménage dans une guest house en dessus des temples de Vasishta et de Rama avec vue sur les temples. Le regard aussi morose que le temps, j'en suis encore à me demander si je vais aller écouter l'enseignement de Maître Behram Gista quand un nordique aux longs cheveux blonds passe la tête par l'entrebâillement de la porte pour

pourquoi pas... Un Allemand nous rejoint pour ces quelques heures agréablement passées à discuter avec ces deux hommes. Fumer m'a détendue et la compagnie masculine chassé ma morosité.